L'ART EN CHEMIN

2021

MÉMOIRE(S)

Atelier Photos + textes

des Amis de la Bibliothèque de Senlis

L'ART EN CHEMIN

A.B.S. Amis de la Bibliothèque de Senlis

Senlis

© L’Art en chemin 2021

P H O T O

Lors de la huitième édition de L'Art en chemin (thème 2021 : « Mémoire(s) »), l'atelier Photos+Textes des Amis de la Bibliothèque de Senlis s'est proposé de rencontrer des personnes âgées de Senlis et des environs. L'idée était de leur demander de raconter leur parcours ou l'un de leurs souvenirs marquants. Drôle ou triste, émouvant en tout cas. Certaines personnes en Ehpad ont rédigé leurs propres souvenirs. D'autres ont laissé les membres de l'atelier d'écriture retranscrire leur récit. Une règle commune : pas plus d'une page.
Toutes ces personnes ont été photographiées par Bruno Cohen (meilleur ouvrier de France) dans les règles sanitaires les plus strictes (crise sanitaire oblige).

Ainsi, les textes et les photos associées ont été exposés au Parc écologique de Senlis de juin à octobre 2021

Les participants :

- René Balavoine, Mathurine Bécuwe, Cathy Louvet, Ghislaine Mauduit, Gérard Oury, Marie-Claire Reppel
- Bruno Cohen, photographe
- Alain Bron, écrivain, responsable artistique de L'Art en chemin et animateur de l'atelier
- Patrice Lainé, président des Amis de la Bibliothèque de Senlis

T E X T E

Marcel Mavré
87 ans,
Orry-la-Ville, Oise

1 - Marcel Mavré photo : © Bruno Cohen

Un amour de cheval

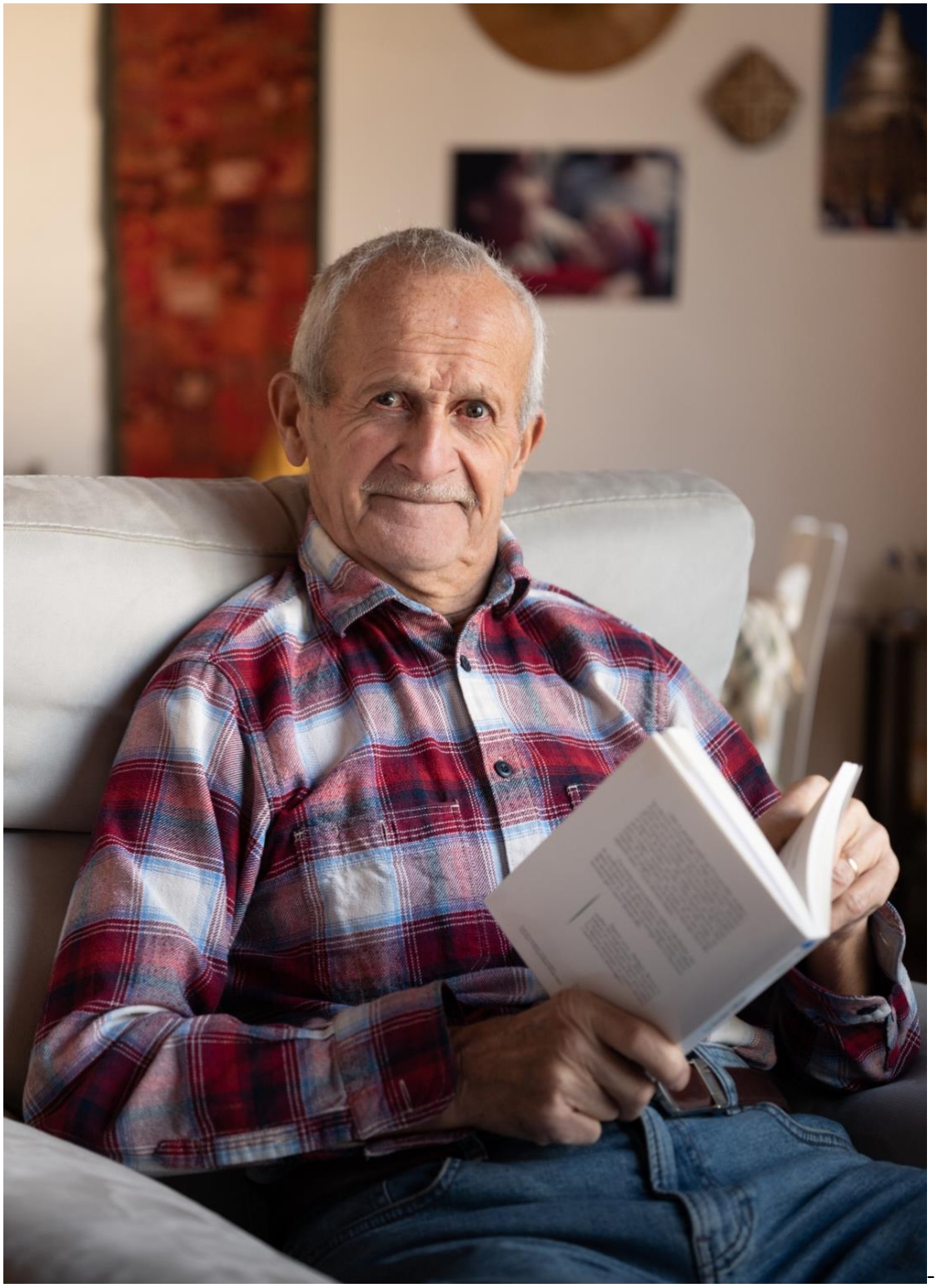
Propos recueillis par René Balavoine

Marcel Mavré a quatre-vingt-sept ans. Il m'accueille près de la pâture où déambulent ses deux grosses juments de trait.
« Je suis un vétéran pourvu d'une insolente santé », me dit-il : la voix triomphale, le timbre vibrant.

Il a dix ans en 1944. Sa mère l'a confié à ses parents à Thiers sur Thève. Les petites fermes y sont encore nombreuses et le travail ne manque pas. On y mange à sa faim.
Le père Julien a besoin du petit Marcel pour conduire Bibi, un grand cheval nivernais, noir, courageux, mais mordeur. Il faut labourer une pièce. Le grand-père Léthaule n'aime pas voir son petit-fils derrière les chevaux. Il en connait les dangers. Pensez-donc, un gamin de dix ans derrière huit cents kilos de muscles. Mais pour Marcel, quelle fierté !
Le père Julien, bon prince, lui confie Georges, dit Jojo, un solide gaillard de dix-neuf ans, soi-disant étudiant en médecine pour tenter d'échapper au travail obligatoire en Allemagne, sportif, bon à rien pour l'agriculture, qui saura retourner le lourd brabant à la fin du sillon.
Le père Julien doit partir tôt pour Plailly. Il a rendez-vous avec la petite Amélie, une jolie brunette d'une vingtaine d'années qui se lamente de l'absence de son mari parti en Allemagne pour le S. T. O. Le père Julien lui ouvre des bras consolateurs.
Marcel s'échappe de la vigilance du grand-père. Marcel et Georges sont derrière Bibi qui ne ménage pas ses efforts. L'acier lumineux tranche la terre humide d'où s'exhalent des parfums printaniers. À midi, on casse la croûte sous un bouquet de noisetiers.
Tout l'après-midi il faut tenir les poignées de fer, marcher dans la terre molle où le pied s'assure mal dans les mottes fraîches. Il s'inquiète, la nuit approche.
Bientôt, le soleil frôle la cime légère des peupliers. La lumière décline. Les ombres s'allongent sur la terre brune. Il fait presque nuit quand Marcel entend le grincement d'un vieux vélo. Le père Julien rejoint les laboureurs. Il est rose, joyeux, rajeuni.
Marcel rentre épuisé accueilli par une averse de baffes que lui inflige sa tante Louise.
« Combien de fois je t'ai dit de pas traîner derrière les chevaux »

Février 2021

André Becuwe
81 ans
Senlis, Oise



2 - André Becuwe photo : © Bruno Cohen

Sacs de billes

Propos recueillis par Mathurine Becuwe

1944

André, petit garçon en culotte courte de flanelle, porte des chaussettes jusqu'aux genoux et un pull de grosse laine tricoté main. Il est coiffé en brosse. Son père tient un salon de coiffure dans une petite ville du nord de la France près d'Arras où ça canarde encore très fort. Pendant les bombardements, il est descendu plusieurs fois à la cave, attendant l'arrêt total du bruit des sirènes et des avions.

Même pas peur, la famille est là.

Il n'a que quatre ans !

Dans cette même cave, le père lui taille des bûchettes de bois pour apprendre à compter dès ses six ans. On joue avec des petits riens qui feraient sourire les enfants d'aujourd'hui. On attache des cartons et des pinces à linge dans les rayons de la jante d'une roue de vélo, ça claque, ça pète et fait des étincelles.

On dessine dans la terre un terrain de foot où les joueurs sont des billes. On collectionne les images de la chicorée Leroux à coller dans un classeur à spirales.

Dix ans

Il est presque un grand à qui est confié le bidon en fer blanc pour aller chercher le lait de la ferme voisine. Plaisir de sentir l'odeur forte du foin et de regarder ruminer les vaches, boire le lait sorti tout chaud du pis, se laisser surprendre par son goût un peu gras et sucré avec en prime une belle paire de moustaches.

Plus fascinants encore les nids d'hirondelles suspendus en grappe aux poutres de la grange.

Jeudi pas d'école.

Les copains sont là pour ramasser dans les champs ses fameuses billes de plomb sorties des obus explosés.

La guerre laissera longtemps des traces.

Après labours et pluies, la terre était meuble, les billes bien visibles.

Encore mieux tout seul, le butin est meilleur pour le troc.

Dès le dos tourné du ferrailleur, André chaparde sans aucun état d'âme quelques poignées supplémentaires des fûts alignés dans la cour de la décharge.

Petit galopin !

La bille est revendue un centime, beau pécule pour s’offrir les bonbons colorés des gros bocaux en verre de l'épicerie.

Jeudi c'est aussi l'emprunt à la bibliothèque paroissiale de la collection des Tintin.

Quatorze ans

Quatre plus tard, il feuillette en secret les revues *Cinémonde* prêtées par les potes.

On y voyait des actrices en tenues légères !

1960

Service militaire, vingt-huit mois dont dix à Colomb Béchar au Sahara.

Et ce n’est pas pour jouer dans le sable.

Mais ceci est une autre histoire...

Christian Lucas
91 ans
Senlis, Oise

3 - Christian Lucas photo : © Bruno Cohen

En raccourci… Une vie de Senlisien

Propos recueillis par Cathy Louvet

Christian voit le jour en 1930 à Senlis dans une famille de boulangers sise place de la Halle. Il passe sa scolarité dans différents établissements senlisiens : Saint-Joseph de Cluny, devenu Anne-Marie Javouhey, l'école Jeanne d'Arc rue Saint-Jean, disparue à ce jour, Notre-Dame des Victoires, actuelle caserne des pompiers, Saint-Vincent. Il rencontre sur les bancs de l'école un certain Arthur Dehaine qui deviendra maire de Senlis.

À cette époque pas si lointaine, la gare n'était pas que routière, le train transportait les voyageurs à Chantilly. Christian l'emprunta avec ses copains, des fois invités par le chauffeur à l'avant, dans la locomotive. Ce train s'arrêtait à Saint-Nicolas, au 1er Golf de France Vineuil, traversait ce qui est le rond-point des Ripailles, passait sur le viaduc de la Canardière et arrivait en gare de Chantilly.

Après dix ans d'absence, Christian, son épouse et leurs deux enfants, Anne-Marie et Claude, reviennent à Senlis. Son copain d'enfance Arthur Dehaine lui propose de participer au Conseil Municipal. Élu en 1977, il a pour responsabilité la création et les animations culturelles et ludiques.

Sous sa responsabilité, l'ex-église Saint-Pierre, qui était depuis un siècle un marché couvert, puis une chapelle ardente, après le terrible crash d'un avion dans la forêt d'Ermenonville, est devenue une salle polyvalente sous le vocable « Espace Saint-Pierre ».
Moult manifestations se déroulèrent en ce lieu : le salon des armes anciennes et collections ; le salon des meubles anciens et antiquités ; le Marché de Noël, la Saint-Honoré, fête du pain avec la participation de l'éducation nationale ; le salon du jardinage et la création de Saint-Fiacre.
Et, avec l'aide de Christian, le traditionnel « Bouquet Provincial », séculaire fête de l'Archerie.
Puis, il crée « CLIO » 1er et seul salon littéraire du livre d'Histoire en France. Un immense succès grâce à la participation des Auteurs et Historiens.
Christian est aussi à l'instigation de La Fête de la Musique ; des concerts de Musique variés ; des expositions favorisant les différents Arts, sans oublier les baptêmes de l'air en hélicoptère qui se déroulaient au terrain de football.

J'ai passé plusieurs après-midis à écouter Christian évoquer sa vie passionnante, pleine d'anecdotes sur Senlis, une ville qu'il a plongée dans tous les aspects culturels pendant 31 ans. À plus de 91 ans, il continue à déguster la vie avec humour et peps. Toujours investi, il gère le « *Souvenir Français* », association qui entretient les tombes des soldats morts pour la France.

René Brancard
81 ans
Nogent-sur-Oise, Oise

4 – René Brancard photo : © Bruno Cohen

Quand je monte, je monte, je monte chez moi !

Propos recueillis par Ghislaine Mauduit

Rez-de-chaussée. Journal sous le bras, je prends le courrier et me dirige vers les escaliers. Deux lettres ce matin et le logo bleu, blanc, rouge sur une des enveloppes me renvoient comme un flash-back 60 ans en arrière.

27 Juin 1960, la République Française choisit pile le jour de mes vingt ans pour me remettre mon ordre d'incorporation : l'Algérie. J'ai trois jours pour rallier Strasbourg où je vais faire mes classes. Mes tests physiques sont bons et sur le terrain de foot, je tire mon épingle du jeu.

7e étage. J'aurais pu intégrer l'École du Sport, basée à Saint-Raphaël, ou l'École d'Officiers de Réserve, mais cela ne s'est pas fait. Contrariant ! À Constantine par contre, 3e Régiment de Zouaves, béret rouge, je me fais remarquer par le général et pendant deux ans, je vais jouer dans l'équipe des cheminots rattachée à la Fédération Française de Football. Le numéro 2 sur mon maillot rayé blanc et noir me désigne arrière droit, mais quand il y a un coup franc à tirer, c'est à moi qu'on fait appel. Et je marque ! Sur des terrains, le plus souvent en terre battue, le ballon part comme un boulet de canon. On joue devant dix à quinze mille personnes. C'est grisant, on a vingt ans et on est les rois du stade !

11e étage. Et puis côté motivation, ce n'est pas mal non plus de remplacer les gardes et les corvées par nos trajets vers Bône ou Philippeville, avec des arrêts dans les petits hôtels ou au bled pour un repas rapide dans la famille de nos co-équipiers algériens. Avant le couvre-feu, j'appréciais le parfum des orangers et les teintes des derniers rayons du soleil sur les façades des maisonnettes…
Et que dire de l'apothéose : notre match de 16e de finale de la Coupe de France !

15e étage. Je suis sûr que cette 224e marche est plus haute que les autres… mais mon rythme cardiaque ne me fait pas défaut. La seconde enveloppe me réjouit aussitôt. C'est la traditionnelle carte d'anniversaire de mes frères et sœur. Nous nous retrouverons tous dimanche prochain au thé dansant de Senlis. Encore quelques marches, j'arrive, la porte de la cage d'escalier ne grince plus. J'ai bien fait d'y glisser deux gouttes d'huile hier. Je traverse le palier et tourne la clé dans la serrure. « C'est moi ! »

Marie-Thérèse Decarsin
85 ans
Urvillers, Aisne

5 - Marie-Thérèse Decarsin photo : © Bruno Cohen

Mamithé, une femme d'acier

Propos recueillis par Gérard Oury

Je m'appelle Marie-Thérèse, Mamithé comme ils disent tous aujourd'hui dans ma famille. Je suis née en Belgique près de Namur en 1935. Mes parents étaient agriculteurs là-bas. Je peux dire que, petite, j'ai eu une enfance choyée. Il y avait toujours une bonne pour veiller sur moi, et aussi ma mère. À mes dix ans, mes parents ont repris une ferme près de Saint-Quentin dans l'Aisne. J'ai été assez vite confrontée aux responsabilités, puisqu'à quatorze ans, j'ai dû quitter l'école pour m'occuper de ma mère tombée gravement malade. Mais ça me semblait aller de soi.

À 18 ans, j'ai aussi connu la maladie. Après une mauvaise chute, j'ai dû rester couchée près d'un an. J'ai eu des craintes pour ma capacité à enfanter, craintes très vite détrompées.

Jean, un cultivateur du village est tombé amoureux de moi dès qu'il m'a vue. Il m'a épousée à l'âge de vingt ans. On s'aimait et, en treize ans, il m'a fait 7 gamins, 4 garçons et 3 filles.

Et à partir de là ? Une vie d'épouse d'agriculteur et de mère de famille. Du petit jour à la nuit tombée, jamais un moment à moi. Il y en a des choses à faire dans une ferme moyenne avec à la fois de la culture et de l'élevage ! D'abord c'est les enfants auxquels il faut veiller, en particulier tant qu'ils ne sont pas autonomes. Quand ils sont plus grands aussi, mais pour des raisons assez différentes. Il fallait une organisation un peu militaire, mais j'y suis arrivée, même s'il fallait sans cesse recommencer. Il y avait toujours quelque chose à régler. Un vêtement à couper, coudre ou réparer, les repas et les vaisselles, l'entretien de la maison. D'autant que je nourrissais aussi les ouvriers de la ferme.

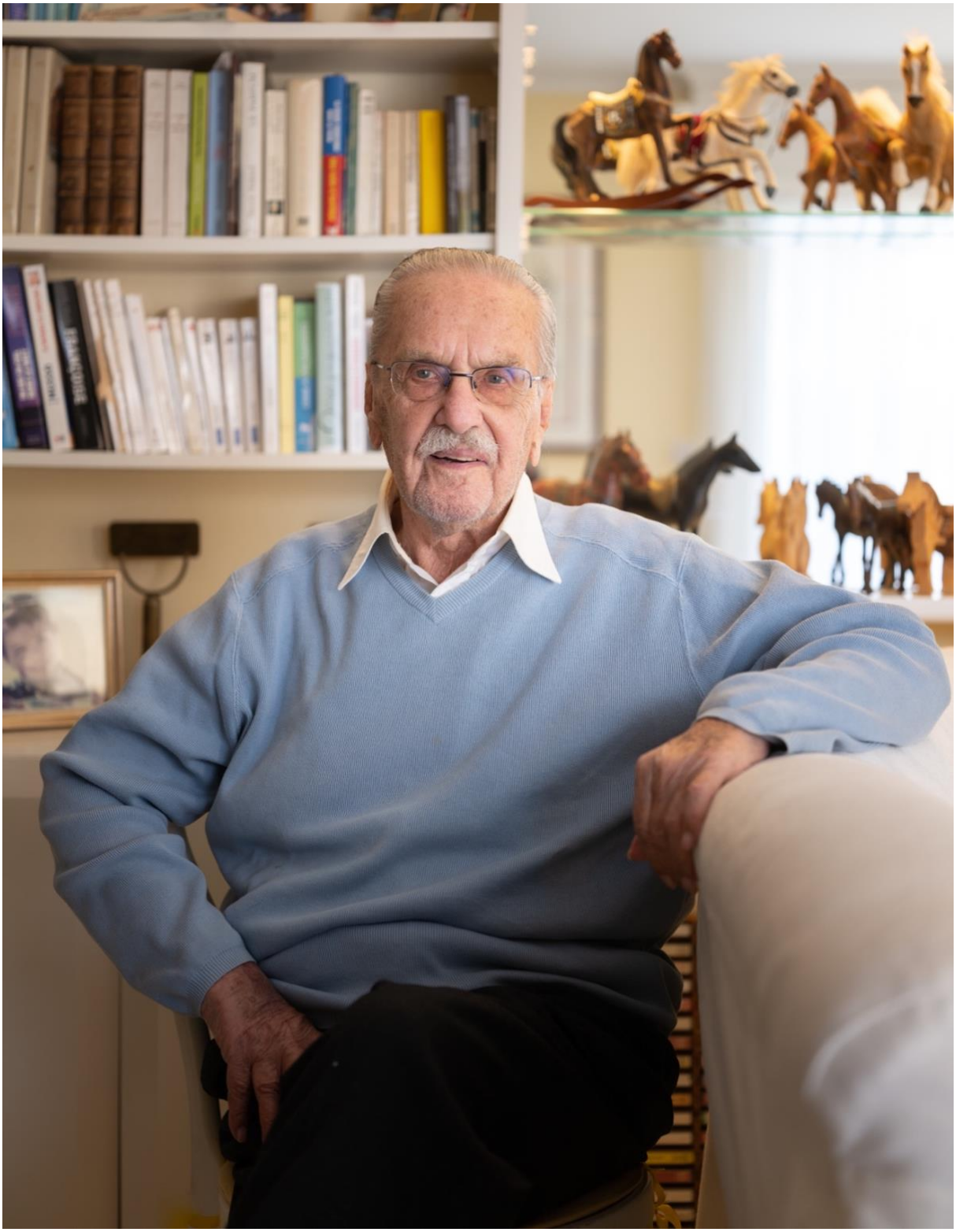
Il fallait du caractère et de la volonté pour s'acquitter de toute cette besogne, je ne manquais pas des deux. Ceux qui ont eu affaire à moi s'en souviennent…

Outre les enfants, j'avais une multitude d'occupations. Je faisais le beurre et je le livrais, et puis il y avait la basse-cour sur laquelle je veillais. Être attentive à ce qu'on ne manque pas de légumes du potager tout au long de l'année, car c'était une des bases pour nos repas. Et puis, la nuit, il y avait aussi les truies qui mettaient bas et qu'il fallait aider, pareil pour les vaches quand elles vêlaient. C'était souvent moi qui m'en chargeais. Ah, j'oubliais aussi la comptabilité et l'administration, ça c'était le soir après avoir expédié la vaisselle et couché les enfants. Et croyez-moi, l'administration d'une ferme ce n'est pas à prendre à la légère.

Quand c'était nécessaire, j'allais aussi voir certains malades dans le village pour les soigner. J'ai même réussi à m'investir dans le syndicalisme agricole et à l'époque, les femmes n'y étaient pas forcément les bienvenues. Nous avions des connaissances du métier pourtant bien utiles dans un monde où tout bouge. Mais j'ai toujours eu un fort caractère et je ne me suis pas laissée faire.

Avions-nous des distractions ? Assez peu. Pas le temps. Un cinéma de temps en temps à Saint-Quentin. Des vacances ? Pas d'avantage. On était au grand air et ça nous allait bien comme ça. En revanche, j'ai toujours adoré lire, mais je n'avais jamais vraiment le temps d'ouvrir un livre. Je considère que j'ai eu une belle vie et je ne regrette rien. Mes souvenirs les plus forts sont d'abord la rencontre et l'amour de mon mari et l'arrivée de mes enfants. Et puis, depuis la retraite, j'ai le plaisir de pouvoir lire, me reposer, voir mes enfants ainsi que désormais une respectable quantité de petits-enfants. Et c'est bien ça qui compte.

Georges Martin
100 ans (presque)
Chantilly, Oise



6 – Georges Martin photo : © Bruno Cohen

Un siècle d'histoires dans l'Histoire

Propos recueillis par Marie-Claire Reppel

« Je suis un caractère INDÉPENDANT », lance Georges Martin. Une devise comme un défi. Presque cent ans, le port altier, le regard fier, le sourire pétillant. « C'est ma personnalité, et c'est mon défaut ! J'ai toujours mené une vie hors des normes ; une vie hors normes…

Je suis né dans un village lorrain, à la frontière allemande, sous le sceau d'une « non-marque d'origine », une naissance « a-normale », hors mariage, faux état-civil… Peut-être le terreau de mon indépendance.
Pendant la Grande-Guerre, sous l'Occupation, ma mère a épousé un artiste-musicien allemand : mon père officiel selon l'état civil. En même temps, ma mère était courtisée par Grégoire de B., mon père officieux-officiel. C'est lui qui m'a élevé, j'étais son fils préféré. J'ai grandi ainsi : dans une « discrétion de vie » connue de tous, entre gêne, hypocrisie bourgeoise et acceptation. Tout ce beau monde faisait bon ménage, j'habitais chez mon père, Monsieur de B., avec ma mère, Madame Martin. Mes parents n'étaient pas mariés, et Monsieur Martin, mari et père en titre, venait régulièrement nous rendre visite à l'Hôtel-Restaurant dont ma mère était tenancière. Mon grand-père était donc le « Propriétaire du Village » – inscription gravée sur sa tombe – et mon père était rentier de profession, comme le mentionne sa carte d'identité.
Ma famille était unique, et unie. Choyé de tous, j'étais différent et libre.
Enfant solitaire, marginal même… Bagarreur, provocateur parfois. Frondeur.

Au moment de la Deuxième Guerre, français de naissance et allemand sur ma fiche d'état civil, j'ai dû répondre aux obligations militaires du Reich. J'ai très vite rejoint la Résistance : agent secret, clandestin toujours. Sans diplôme, mais apprécié de l'État-Major, je suis devenu sous-lieutenant. En 1945, j'aurais pu avoir une place dans les milieux parisiens qui organisait l'Après-guerre, mais j'ai choisi de reprendre l'entreprise du père d'un camarade soldat : les pieds gelés en Alsace nous avaient liés à jamais. Une entreprise que j'ai fait prospérer : de l'encartonnage à la menuiserie, je me suis spécialisé en architecture et décoration d'appartements. Toujours, je me suis amusé, et cela a été plutôt productif ! »

Et Georges de reprendre de sa voix claironnante : « Oui, je suis indépendant : j'accepte les autres, tels qu'ils sont, j'accepte les coups, je ne me laisse pas atteindre par ce qui touche les autres. Les « conneries », je les prends à la rigolade, je suis un petit homme qui a joué dans la comédie de notre société, sans y entrer. L'argent n'a jamais compté : j'en ai eu peu, pas du tout, beaucoup ; j'ai fréquenté la marquise et la midinette, la princesse et la fille de joie ; j'ai vécu dans tous les milieux, du château à la rue ; j'ai eu pour amis des soldats et des gradés… J'ai toujours su me faire une place parce que je respecte les autres et je les laisse pour ce qu'ils sont : « mes semblables, avec des vécus différents ».
Ma singularité et mes « défauts », je les ai acceptés et j'en ai fait des forces. »

Jacqueline Bernard
100 ans
Ehpad de Chamant, Oise

7 - Jacqueline Bernard photo : © Bruno Cohen

Afrique

Par Jacqueline Bernard

J'ai vécu en Afrique noire de 1946 à 1962.
Mon mari sortait de l'école coloniale ; il était administrateur des Territoires d'Outre-Mer.
Nous vivions dans des villes ou dans la brousse, selon les affectations.
Durant mes séjours, il m'a été donné de faire deux rencontres que je vais vous conter.

Nous étions au Sénégal, nous partions chez des amis en brousse, à quelques kilomètres de notre habitation. Il devait être 17 h - 17 h 30 ; la nuit allait tomber, car sous les tropiques la nuit tombe d'un coup vers 18 h, il n'y a pas de crépuscule.
La Citroën Traction Avant roulait doucement sur la route toute droite. Tout à coup, j'aperçois un couple mâle et femelle de lions. Ils étaient couchés au beau milieu de la route.
À notre approche, ils se sont levés avec une souplesse et une aisance incroyable. J'ai eu très peur. Je m'imaginais qu'ils allaient peut-être se jeter sur nous, attaquer…
Et bien non. Ils étaient calmes, souples ; ils ont regardé la voiture et sont partis dans le champ de mil voisin où ils ont disparu.

Une autre fois nous partions pour Grand-Bassam (Côte d'Ivoire) pour passer Noël avec des amis. Nous étions en pickup sur une route de latérite. La voiture soulevait énormément de poussière rouge, couleur de la terre. Il faisait très chaud. C'était l'après-midi. Tout à coup, à quelques mètres de la voiture, sortant d'un champ de mil, débouche un éléphant énorme, à l'air furieux, car il remuait ses grandes oreilles. Il a fait quelques pas sur la route et puis il est reparti dans la brousse.
Heureusement le chauffeur avait freiné sec. Cette scène n'avait duré que quelques secondes, mais m'a paru durer une éternité. Nous avions eu tous très peur.
Je pensais que si l'animal était sorti de la brousse juste au moment de notre arrivée, c'était la collision inévitable avec cette masse ; c'était l'accident grave ; nous étions pulvérisés… Nous l'avions échappé belle !!
Noël 1946. Quelques jours de congé ; nous quittons Saint-Louis-du-Sénégal pour aller chasser le lion dans la brousse. Nous voyageons à bord d'un pickup, la seule voiture tout-terrain utilisée en Afrique pour suivre les bêtes sauvages au milieu des épineux sur un sol plein de trous, de bosses, de végétation plus ou moins épaisse. Cela secouait terriblement. Je crois que l'endroit s'appelait « désert du Ferlo ».
Une battue était organisée pour chasser des lions qui terrorisaient les villageois, car ils s'approchaient trop près des cases. Mais quand les lions apparurent, débandade chez les pisteurs et chasseurs effrayés qui ont grimpé dans les maigres arbres pour se protéger.
Mais quand ils ont voulu redescendre, ils ne savaient plus comment faire tant il y avait des épines énormes et acérées. Ils se demandaient comment ils avaient pu grimper !
Ah ! La frousse fait faire des prouesses !
Mais malgré la débandade générale, un lion fut abattu. Le village redevint tranquille.

Marie-Thérèse Croizé
96 ans,
Senlis, Oise

8 - Marie-Thérèse Croizé photo : © Bruno Cohen

Le petit frère

Par Marie-Thérèse Croizé

Nous habitions une bien modeste maison sur le bord de la grande rue qui partage Senlis, cette jolie petite ville médiévale, en deux parties.
Bien calme de nos jours, Senlis connut un passé digne de la « Grande Histoire » : ville Romaine, Capétienne, guerre de Cent Ans entre autres sans oublier l'avancée vers Paris de l'armée allemande en 1914 qui incendia par représailles la rue de la République.
Le percement de cette grande artère fut décidé par le roi Louis XV en 1752. Senlis représentait une étape pour rejoindre le château de Compiègne ainsi que les pays du nord : les Flandres. La rue s'appela « rue des Flandres ».
L'étroite rue Vieille de Paris, les rues du Châtel, de Saint-Antoine, du cimetière Saint-Rieul étaient alors l'unique trajet permettant la traversée de Senlis vers le nord. Il était facile d'imaginer les difficultés de circulation pour les calèches et les attelages dans les deux sens.
Les travaux ne se firent pas sans difficulté : des opposants se manifestaient *« Pourquoi faire ce grand chemin ? »*. La rue Vieille de Paris avait ses partisans : aubergistes, relais de poste… Les travaux annexes (ponts, trottoirs et pavage) inquiétaient les futurs payeurs.
La rue Vieille de Paris devenant de plus en plus impraticable, les travaux de la grande traverse démarrèrent non sans peine.
En 1764, la réalisation de ce « *nouveau chemin* » put permettre aux attelages et autres véhicules d'emprunter cette grande rue si nécessaire à notre ville. La rue fut baptisée « rue Royale » et fut agrémentée par la suite d'une majestueuse porte « La porte de Compiègne ».

Notre maison en bordure de cette grande voie avait l'avantage de longer le rempart, ce lieu si calme qui nous permettait bien des promenades, toujours sous surveillance, pour nos ébats de jeunes années. Nos jeux nous entrainaient parfois, sous le passage de la « poterne » ; nous regardions sans nous lasser la Nonette qui coulait rapidement vers le moulin des Carmes avant de rejoindre les moulins de la Porte de Paris. Les laveuses nous fascinaient : elles battaient énergiquement le linge avec leur battoir tout en bavardant ou riant ; cela nous amusait.
Ce quartier apaisant nous épargnait de l'agitation bruyante de la rue de la République : les premières automobiles klaxonnantes, les charrois, les attelages de livraisons diverses tirés par les chevaux.

Nous étions 3 sœurs très très jeunes : l'âge allait de 18 mois à 4 ans !
Je me souviens que nous étions très sagement alignées sous le regard protecteur de notre père.
Nous attendions silencieusement ; un évènement devait avoir lieu.
Sans comprendre, obéissantes, nous ne bougions pas.
Une dame inconnue entra.
Vêtue d'une blouse blanche, elle s'avançait légèrement penchée et à petits pas vers nous ; ses impressionnantes mains tenaient un petit paquet blanc. Nous entendions des petits cris.
Elle arriva jusqu'à nous : « voici votre petit frère », nous dit-elle.
Ce fut la surprise, la curiosité puis la joie ; un petit frère pour jouer à la poupée !!
Cet évènement eut lieu le 13 août 1928, j'avais 3 ans …

Un Flash !!!

Henri Forestier
89 ans,
Ehpad de Chamant, Oise

9 – Henri Forestier photo : © Bruno Cohen

Canailleries d'un grand-père

Par Henri Forestier

À la force des bras

J'habitais dans une maison méditerranéenne, à Constantine en Algérie, où vivait également le fils du propriétaire. Âgés d'une dizaine d'années, nous décidâmes d'entreprendre la descente à mains nues de la cage d'escalier qui conduisait de la terrasse supérieure, jusqu'au niveau du rez-de-chaussée, quelque sept mètres plus bas. Nous avons donc fabriqué un cordage hétéroclite fait de foulards, cravates, ceintures, draps de lit et j'en passe. Mais lorsque ma grande sœur, Marie-Thérèse, voulut se joindre à notre jeu, sachant qu'elle n'avait pas suffisamment de forces dans les bras, nous eûmes l'idée astucieuse de l'attacher à un bout de notre cordage, au niveau de la ceinture, de lui faire franchir la rambarde et de bloquer sa descente à mi-course, d'où les hurlements de l'intéressée. Puis nous prîmes la fuite. Alertée par les cris de sa fille, Maman nous retrouva rapidement et nous aida à remonter la malheureuse. Bien évidemment, nous eûmes droit à une fessée mémorable.

La grande évasion

Maman me battant tous les jours, parfois avec cravache, sans raison valable, compte tenu d'un dysfonctionnement cérébral que je découvris tardivement, je décidais que c'en était trop pour moi de ses fessées. À 10 ans, je pris donc la décision qui marquerait les limites à ne pas dépasser. Un lundi matin, au lieu de prendre le chemin du lycée, je fis du camion-stop à la sortie de la ville, pour me rendre à Sétif, à 130 Kms de Constantine. Immédiatement, je nouais de bonnes relations avec de jeunes Arabes, en mettant au point une technique de ravitaillement très efficace. Je me présentais sur les marchés, comme un ¨frangaouich¨, un français, en demandant quelques renseignements en arabe. Nos discussions dégénéraient rapidement en insultes du pays dont j'étais expert. Pendant ce temps, mes copains fauchaient à l'étalage des fruits et légumes que nous nous partagions, en les faisant au besoin cuire sur des feux aux portes des gourbis, nos refuges habituels.

À mon retour, huit jours plus tard, Papa étant revenu à Constantine, du fait de ma disparition, je jurai de me jeter dans les gorges du Rhummel en cas de récidive de Maman. En fait, en rêvant à d'autres évasions, mais les fessées cessèrent !

Blagues de pensionnaire

Au petit séminaire, nous étions dans la cour de récréation, lorsqu'un vol de sauterelles passa au raz de nos têtes. Pendant plus deux heures, poussées par le sirocco, les bestioles défilaient dans un bruit infernal. C'était impressionnant. Aussitôt me vint l'idée d'aller quérir deux gros bidons dotés d'une belle assise. En les tenant à l'horizontale, les deux récipients furent vite pleins. Le soir, avant de nous coucher, nous remplîmes de sauterelles le lit d'une victime, en rebordant soigneusement le drap. Et lorsqu'il s'y glissa en poussant des hurlements nous ouvrîmes le deuxième bidon pour laisser échapper les autres bestioles. Succès et pagaille garantis. Avec, bien évidemment, une vigoureuse intervention du supérieur.

En pension, à Saint-Flour. Sérieux, comme j'étais, il m'apparut utile et impérieux de lutter contre les injustices. Aussi, lorsque j'appris que les élèves de l'enseignement public bénéficiaient du ¨Pont de la Toussaint¨, alors que cette mesure n'était pas appliquée dans l'enseignement catholique, je décidai de réagir et organisai en quelques heures un cortège de quelque 800 élèves, regroupant ceux de ¨La Providence¨, collège qui accueillait le petit séminaire, et bien d'autres pensionnaires, ainsi que l'école de filles, ¨Notre-Dame¨, qui le jouxtait, et où nous retrouvions de bonnes copines. Nous traversâmes tout Saint-Flour, et passâmes devant l'évêché, avec des pancartes. Cette manif eut un grand impact, d'abord auprès des habitants puis de la presse, dûment informée de notre manifestation, et enfin de l'évêque !...

Maurice Micoud
95 ans,
Ehpad de Chamant, Oise

10 - Maurice Micoud photo : © Bruno Cohen

34 sous de l'heure

Par Maurice Micoud

Je suis rentré à l'école communale à 5 ans, en 1931, située dans un quartier ouvrier important qui comprenait des usines de papeterie et de métallurgie.
C'était une classe unique mixte de 40 élèves qui regroupait des enfants de 5 à 14 ans.
Cette classe avait trois niveaux.
Premier niveau de 5 à 7 ans : apprentissage de la lecture et de l'écriture et de la langue française, car il y avait une forte communauté italienne dont certains enfants ne parlaient pas le français.
Deuxième niveau de 8 à 11 ans : Études générales.
Troisième niveau de 11 à 14 ans : préparation du certificat d'études.

À cette époque-là, les enfants travaillaient beaucoup, car il y avait peu de distractions. Pas de télévision, de jeux vidéo… Les enfants aidaient les parents dans les tâches quotidiennes.
Nous avions une institutrice que nous appelions la DAME. Je pense toujours à elle, car grâce à sa compétence et son travail nous réussissions tous notre certificat de fin d'études. Il y avait beaucoup d'entraide entre les élèves dans cette classe. Ainsi lorsque la maitresse s'absentait chaque jour en fin de matinée pour préparer le repas de son mari qui travaillait dans l'usine voisine, les grands faisaient lire les petits.

En août 1940 l'école est finie pour moi ; je vais avoir 14 ans. La France est en guerre avec l'Allemagne et le pays manque de bras dans les usines. Je suis en bonne santé, grand et fort. Mon père, mes oncles et cousins travaillent tous dans une petite usine de fabrication d'outils tranchants, haches, serpes… faits uniquement à la main depuis 1850.
Mon avenir est tout tracé. Je rentre donc à l'usine fin août 1940. Mon travail consistait à manipuler un marteau-pilon debout de 7 heures du matin à 17 h 30 avec juste deux pauses casse-croute de 30 minutes à 9heures et 13 heures avec un horaire hebdomadaire de 48 heures. Avec une manette, je commandais le marteau-pilon sur une enclume où le forgeron ébauchait le futur outil en fusion.
Les machines étaient mises en mouvement grâce à des roues à aubes dans la rivière voisine. Ce travail était très dur à cause du bruit de la forge, de la chaleur du métal en fusion et d'être constamment debout.
J'étais payé 34 sous de l'heure la première année et 40 sous à partir de la deuxième année. La troisième année, je me suis rebellé. J'ai interpelé le responsable de la gestion et de la finance pour une augmentation. À cette époque, les jeunes avant 21 ans n'avaient aucun droit et ne devaient qu'obéir. Ce responsable est allé voir mon père pour se plaindre de mon manque de respect et lui dire que je devais « obéir et filer droit ».

Donc je suis parti de l'usine et de chez moi. Pour échapper au travail obligatoire en Allemagne je me suis caché dans une ferme. Alors a commencé une autre galère, car c'était en pleine guerre 39-45, mais j'étais libre.

Les participants

Bruno Cohen, photographe

Bruno Cohen est tombé dans la marmite de la photographie dès le plus jeune âge. Son père avait déjà cette passion et en avait fait son métier.
S'exprimer par la photo, c'était comme une évidence pour lui, un peu à la façon d'une langue étrangère qu'on s'approprie au fur et à mesure.
Ce qui passionne Bruno, c'est l'humain, aussi bien en situation de reportage que pour des images de création pure. Il a été récompensé par de nombreux prix, dont celui du "Meilleur ouvrier de France" en 2015 pour la photographie d'art.
site internet https://studiobrunocohen.com/

Alain Bron, écrivain

Alain Bron vit et écrit à Trumilly (Oise) et Paris. Il publie des choses sérieuses (essais de sociologie) et des choses pas sérieuses (romans, polars, nouvelles). A moins du contraire. Il est responsable artistique de L'Art en chemin. Derniers livres publiés :
"T*outes ces nuits d'absence"*, éditions Les Chemins du hasard, 2018,
"Maux fléchés" format poche, In Octavo éditions 2018
"Vingt-sixième étage", In Octavo éditions, 2013, Prix de la Bibliothèque Nationale de France
Site internet : https://alainbron.ublog.com/

Patrice Lainé

Pendant et après une carrière dans la Police Judiciaire, Patrice Lainé s'est impliqué dans la vie associative de Senlis (Figurants de l'Histoire, CLIO, Vice-Président du Cinéma Jeanne d'Arc, membre actif de la Senlis'Oise). Il est Président des Amis de la Bibliothèque de Senlis, et très actif dans l'association l'Art en Chemin depuis cinq années.
Page Facebook : https://www.facebook.com/Amis-De-La-Biblioth%C3%A8que-De-Senlis-Pr%C3%A9sident-Patrice-LAINE-1691991424410906

René Balavoine

J'écris des textes très courts, souvent surréalistes.
Comme je pratique aussi la gravure au burin,
j'aime établir un lien entre ces deux activités qui exigent concision et précision.

Mathurine Bécuwe

Pendant dix ans présidente des Amis de la Bibliothèque de Senlis
Présidente du jury prix grand public du salon du livre d'histoire Clio
Participante aux ateliers d'écriture de la ville de Senlis depuis 2012
Cinq fois finaliste du concours d'écriture.
Passionnée depuis toujours de lecture et d'écriture

Cathy Louvet

Ex-employée péage autoroute, j'habite à Senlis.
Secrétaire au sein de l'association des Amis de la Bibliothèque de Senlis, je m'occupe aussi d'une animation dans les Résidences de Personnes Âgées de la ville et participe aux concours de lecture avec la bibliothèque au sein des écoles primaires CM1 et du Prix Ado.

Ghislaine Mauduit

Grande lectrice d'essais, biographies et carnets de voyages, j'écris depuis une quinzaine d'années : textes, nouvelles (1er prix du Concours d'écriture de Senlis 2009) et plus récemment Haïkus. J'aime poser des mots sur les "petits riens".

Gérard Oury

Littérature, poésie et musique me procurent une grande source de réconfort et de joie. J'aime les auteurs qui m'ouvrent une fenêtre sur le monde, comme Gracq, Maupassant, Coloane, Kenji Miazawa... Sur ma table de nuit : Baudelaire, Rimbaud, Michaux et Norac. J'écris aussi des nouvelles dont certaines ont concouru en finale sur le site « shortedition.com ».

Marie-Claire Reppel

S'émerveiller encore et en corps.
Goûter le monde, caresser un brin d'herbe, respirer le cœur d'une rose, contempler les nuages, écouter le trille d'une mésange. Chercher à ça-voir, ouïr et jouir, tous sens en éveil…
Quêter l'essence de soi, de l'autre, du monde. Chercher la Rencontre.
Par mon travail d'écoute, dans mon chemin d'écriture, pulsent ces désirs.

Verbatim

René Balavoine : « Marcel Mavré est un ami de longue date. Son éloquence naturelle a transformé une conversation ordinaire en un moment savoureux où l'humour et la malice étaient toujours présents. »

Mathurine Bécuwe : « Expérience fun et sympa d'interviewer son mari après 60 ans de mariage et de découvrir encore ! Lire mon texte à mes enfants a suscité chez eux l'envie d'en savoir encore plus sur leur père. La mémoire de ce qui fut, ce qui est et qui sera nous parle si bien de l'essentiel. »

Cathy Louvet : « Découvrant notre intérêt commun pour l'Histoire, Christian Lucas ne perd pas le nord et me recrute comme secrétaire au sein du *Souvenir Français*… »

Gérard Oury : « Nous avons plus que jamais besoin de liens entre nous, et en particulier d'écouter les messages de nos anciens. J'ai donc beaucoup aimé la proposition de l'Art en chemin qui s'inscrit fort bien dans cette nécessité vitale. »

Ghislaine Mauduit : « Une rencontre intéressante et des souvenirs étonnants qui font écho à des récits familiaux personnels. Merci à Mr Brancard de m'avoir accordé sa confiance. Et un grand merci à Alain Bron pour le suivi du projet d'écriture et les conseils professionnels avisés »

Marie-Claire Reppel :

Le voyage des mots
L'éclairage des photos
Pour cueillir, et accueillir
L'âme à fleur de visage
L'humain au fil des âges
Faire focus
Se faire plume
De l'enfant vivant
En chacun

Bruno Cohen : « J'ai tout d'abord remarqué que les personnes que je photographiais prenaient un grand plaisir à partager leurs histoires. Mais ce qui m'a étonné, c'est leur joie de vivre, leur sens de l'humour, allant même parfois assez loin dans la dérision. »

Alain Bron : « Animer un atelier d'écriture en temps de Covid, c'est envoyer plus d'une centaine de messages, passer des dizaines de coups de fil et se montrer disponible sans jamais rencontrer les participants… »

Patrice Lainé : « Mon rôle a été d'encourager quatre personnes âgées à écrire leurs souvenirs. Ce qui m'a le plus marqué, c'est leur spontanéité, la précision de leurs souvenirs, l'enthousiasme de conter une parcelle de leur existence et également de participer à leur âge à une nouvelle forme d'aventure offerte par l'Art en chemin. »

Remerciements

- Stéphanie Garnier : directrice de l'Ehpad de Chamant
- Gwenaël Gouiffes : directrice de la Médiathèque de Senlis
- Chloé Pitsy : présidente de L'Art en chemin et graphiste de ce document

Tout sur L'Art en chemin : www.lartenchemin.com